

Ces élèves qui nous élèvent...

Zakhar, jeune ukrainien de 15 ans, est arrivé en France en avril, avec sa mère et son petit frère de 5 ans, laissant son père, qui n'était absolument pas soldat, se battre avec l'énergie du désespoir dans un pays envahi par les Russes suréquipés. Après toutes ces images terribles qui défilaient à la télé, j'attendais son arrivée avec appréhension. C'est un garçon grand au regard fier qui a atterri dans ma classe un lundi matin. Il se trouvait que je devais aborder l'étude d'Antigone au moment de son arrivée. Quelle ironie... Qu'allais-je offrir à un enfant qui avait quitté un pays ravagé par la guerre en laissant son père se dresser contre un tyran ? Une tragédie, des morts, un dictateur et un refus obstiné de se laisser aller au bonheur alors que lui, pauvre adolescent de 15 ans, n'avait rien demandé à personne, et aspirait sûrement à une vie bien plus simple... Mais comme j'allais m'en rendre compte, de toute façon, quel que soit le texte abordé, j'aurai l'impression que toute la littérature lui était dédiée... Sa fierté, sa détermination, le courage dans son regard donnaient l'impression que l'horreur de sa situation lui glissait dessus alors que ces textes semblaient tous graviter autour de son histoire. L'Antigone d'Anouilh, le symbole de la Résistance, prenait alors le visage du père de Zakhar, je l'imaginai là-bas, dressé face à un Créon russe obsédé par l'idée d'un Pouvoir absolu... un héros dont Zakhar m'avait seulement dit, bouleversé : « Il est là-bas, en Ukraine mais il ne peut pas nous dire où ». Le poème d'Eluard sur le courage des résistants paraissait aussi lui être écrit pour lui. Que dire du texte de Philippe Claudel (*La petite fille de M.Linh*) que j'avais imprimé au milieu d'autres sujets de brevet sans arrière-pensée, et que je m'étais retrouvée à lire en sa présence des larmes dans la voix : « Debout à la poupe de son bateau, il voit s'éloigner son pays, celui de ses ancêtres et de ses morts, tandis que dans ses bras l'enfant dort ». Ma voix était devenue blanche ... Les autres élèves me regardaient, étonnés, avec un silence à la fois respectueux et intrigué en se demandant ce qui pouvait bien m'arriver. Toute la littérature semblait, à travers le prisme de l'histoire de Zakhar, prendre un sens plus fort, plus émouvant. Tous ces récits paraissaient s'actualiser soudainement, prendre une épaisseur historique et je retenais mon émotion, mon empathie pour sa tragédie à lui. Chaque fois je tentais de lui expliquer les textes, de lui traduire avec mes mots en anglais ce que voulaient dire les auteurs. Traduire... je lui avais donné des traductions en anglais des textes qu'on étudiait et lui, passait son temps à traduire les textes en ukrainien. Il s'acharnait à faire le travail en triple sur son cahier avec constance et application. Quand je voulais ajouter des explications, il m'écoutait puis reprenait son téléphone en me disant « Ok, i'm translating. »

Traduire... mais comment traduire sa tristesse quand il comprenait le sens des textes qu'on lisait en classe et qu'il manifestait par une légère rougeur sur ses joues, comment traduire ce que je ressentais en lisant en sa présence des textes sur la guerre, la résistance, le courage, la résilience, la tragédie... Et comment traduire la leçon d'humilité profonde qu'il nous a donnée à tous par sa persévérance et sa dignité que j'admire infiniment. Il a fait beaucoup de progrès

en 2 mois et se montre fier quand il arrive à répondre à des questions. Je sais qu'il deviendra quelqu'un, ici ou là-bas. En tout cas, il a fait de moi un prof autre. Je n'ai jamais cessé d'expliquer à mes élèves à quel point la littérature parle de la vie, du monde dans lequel on est et n'est pas une chose étrange qu'il faut admirer de loin mais jamais je n'avais ressenti à ce point son actualité...

Stéphanie Bonneaud